

La parabole du gracié ingrat

Mt 18 :23 -35

Sommes-nous en paix avec Dieu ?

Ou sommes-nous toujours en comptabilité avec Lui ?

La Bible décrit l'homme comme un être de manque, c'est-à-dire un être qui manque Dieu et qui manque à ce que Dieu lui demande.

Manquer Dieu, nous en faisons l'expérience par notre vie de foi. Les doutes, le découragement, les prières non exaucées font partie de notre quotidien. A des degrés divers, l'exclamation fameuse « je crois, viens au secours de mon manque de foi » dépeint les aléas de la vie spirituelle.

Quant à manquer à ce que Dieu demande, nous en faisons l'expérience dans notre vie morale. Point n'est besoin de faire un examen de conscience très poussé pour mesurer le déficit de nos actes. Un aumônier des prisons me confia un jour « j'ai surtout appris que les gens qui sont en prison sont mes semblables ». Il voulait dire que la frontière qui sépare le juste de l'injuste est parfois extrêmement ténue.

Donc tout homme, toute femme, quel qu'il soit et quelle que soit l'opinion, bonne ou mauvaise, qu'il nourrit de lui-même, a besoin de se réconcilier avec Dieu, c'est-à-dire de pallier ce manque qui le sépare de Dieu.

Mais comment fait-on pour solder un compte lorsque nous sommes dans le rouge ? Jésus adresse cette parabole à ceux qui s'interrogent.

Pour commencer, il met en scène un haut fonctionnaire oriental, une sorte de satrape, qui a accumulé une dette colossale. Dix mille talents, cela représente une somme énorme, plusieurs millions de nos francs actuels. L'équivalent peut-être du revenu annuel de l'impôt d'une province administrée par ce haut fonctionnaire !

Où est passé cet argent ? On ne sait pas - peut-être l'a-t-il détourné, dilapidé, perdu au jeu. Mais en présence de son roi, il est bien obligé de reconnaître qu'il n'a pas de quoi rendre. Il est insolvable. Conformément à la loi, le roi veut le faire vendre, lui, sa femme et ses enfants. Il veut lui prendre jusqu'à la dernière chose qu'il possède, sa liberté. Ceci moins pour se dédommager - les esclaves ne valaient pas suffisamment chers pour rembourser une dette pareille - que pour sanctionner la faute.

Prière suppliante du haut fonctionnaire : Sois généreux avec moi, je vais te le rendre ! Alors le roi, ému de compassion, répond au-delà de sa prière. Il lui remet sa dette et le renvoie libre. Renonçant à être payé, il solde le compte.

Voici dépeinte par Jésus la situation de l'être humain devant Dieu. Elle est comparable à celle d'un débiteur insolvable à qui la dette est remise. Vous et moi, devant Dieu, sommes des débiteurs insolubles à qui les dettes sont remises.

Cela signifie d'abord que quoique nous fassions, quoique nous entreprenions, nous restons tributaires de notre manque de Dieu et de nos manquements envers lui. Inutile de se faire des illusions : nous ne pouvons pas sortir de ce manque, nous ne pouvons pas le combler ni le mettre entre parenthèses. Il fait partie intégrante de la condition humaine. Il me définit en tant qu'être humain qui n'est pas Dieu et ne le sera jamais.

C'est moi le Seigneur ton Dieu, est-il proclamé dans le Décalogue. Mais toi tu n'es pas moi. C'est moi seul qui est plénitude, toi tu es le manque. C'est moi seul l'absolu alors que toi, tu ne peux que tendre vers l'absolu sans jamais l'atteindre.

La parabole concentre tout ce que notre vie a d'inachevé, de bancal, d'approximatif en face de Dieu. Elle invite à un loyal retour sur soi-même, afin d'apprendre à se connaître mieux.

Mais ce n'est pas tout. La dette est remise. Cela veut dire que Dieu se laisse trouver par nous, qu'il veille à ce que nous faisons malgré nos maigres capacités. Il prend l'initiative de pallier le manque malgré ce que nous avons d'inachevé, de bancal, d'approximatif. L'initiative vient toujours de Lui.

Jésus annonce un pardon général en faveur du genre humain. C'est cela qui constitue l'Évangile au sens strict - la bonne nouvelle de la cessation des comptes.

Être croyant revient à être conscient de bénéficier de ce pardon global et donc d'un oui définitif prononcé sur sa vie malgré ce qu'elle a de bancal, d'approximatif, d'insatisfaisant etc...

En fait, Jésus s'appuie ici sur un enseignement qui lui a été transmis par la tradition qui fut la sienne. Cet enseignement soutenait que Dieu dispose de deux mesures pour gouverner le monde, la mesure de la justice et la mesure de la miséricorde.

La mesure de justice dit que Dieu rétribue chaque homme selon son ouvrage et qu'il le traite selon sa conduite.

La mesure de miséricorde affirme que Dieu est plein de compassion et qu'il pardonne à celui qui se repend. En exerçant sa miséricorde, il renonce à appliquer ce qui serait la justice, c'est-à-dire la juste sanction des fautes.

Et la tradition précise que la mesure de miséricorde est cinq cent fois plus abondante que la mesure de justice !

C'est pourquoi ils appelaient Dieu le Maître de la Compassion.

Une petite histoire illustre cet enseignement. Lorsque Dieu envisagea de créer le premier homme, il consulta d'abord ses anges collaborateurs. Il leur dit : j'ai l'intention de créer l'homme. Ils lui demandèrent : quelle est sa nature ? Dieu répondit : des justes en sortiront... et il n'en dit pas plus. Car s'il leur avait révélé que des méchants allaient également en sortir, les anges auraient fait valoir que selon la mesure de justice, il ne fallait pas le créer. Cette histoire sous-entend que Dieu connaissait à l'avance les inconvénients de sa créature mais il n'y a pas renoncé pour autant. Quelque chose de l'ordre du pardon était déjà dans le projet initial.

A partir de là Jésus révèle un pardon universel qui nous précède !

Vous vous rendez compte ce qu'un tel message soulève d'objections.

N'est-il pas des choses impardonnables ? Imprescriptibles ? N'est-ce pas inviter à l'irresponsabilité - tout est permis puisque tout est pardonné d'avance ? Est-ce que cela ne brouille pas la distinction entre le bien et le mal ?

Les chrétiens n'enseignent-ils pas une absolution facile ? Et pour finir, comme s'interrogeait un jour un interlocuteur non-chrétien, prêchons-nous une religion au rabais, dépourvue d'exigence ?

C'est pourquoi nous avons à méditer la suite de la parabole.

A peine notre haut fonctionnaire est-il amnistié qu'il s'en va trouver un compagnon qui lui a emprunté cent deniers, une somme très modeste, pour exiger d'être payé. Prière suppliante de l'emprunteur : Sois généreux, je vais te le rendre ! Mais sourd à son appel, le haut fonctionnaire le fait emprisonner.

Alors le roi, devant cette énorme inconséquence, annule l'amnistie du fonctionnaire et le livre au bourreau.

Vous constatez que Jésus n'a pas perdu de vue la mesure de justice. Elle réapparaît à la fin de son histoire. Le pardon est donné oui, mais à une condition impérative : Que celui qui a été pardonné soit capable de pardonner à son tour. Le fonctionnaire n'a pas saisi que le pardon qui lui était accordé le liait dans son existence la plus concrète et devait inspirer sa conduite envers les autres. Ne devait-il pas avoir pitié de son compagnon tout comme son roi avait eu pitié de lui ? C'est lui-même qui, par son inconséquence, s'est remis sous le coup de la mesure de stricte justice.

Le pardon de Dieu ne signifie pas une absolution facile. La bonne nouvelle de la cessation des comptes n'est pas une permission donnée à l'irresponsabilité. Ce dont nous parlons ne fonctionne pas comme dans ce western-spaghettis, au demeurant très drôle, intitulé « Dieu pardonne, moi pas ! ».

Il nous est fait au contraire une obligation, celle de pardonner à notre tour. Tout est suspendu au fait de pardonner à autrui. Jésus va jusqu'à dire que le pardon de Dieu dépend de ma propre capacité à pardonner.

D'ailleurs nous prions cela : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ».

Là encore, qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire qu'en me pardonnant, Dieu me transmet un pouvoir. Dans l'expérience du pardon, je reçois la puissance même de Dieu, qui n'est autre que la puissance de son amour - cet amour qui seul peut réorienter l'histoire des hommes.

« Soyez les imitateurs de Dieu ! » recommande l'apôtre aux Ephésiens.

Imitateur de Dieu ? Comment l'imiterai-je puisque je ne suis pas lui ? Eh bien, en pardonnant à autrui. Il y a dans le pardon une étincelle du pouvoir créateur des origines. Un pouvoir m'est donné sur l'histoire des autres et sur ma propre histoire. Quand je pardonne, j'empêche le passé de peser sur le présent, et je permets à un nouveau futur de naître. C'est à la fois une mort et une résurrection.

En agissant ainsi, je poursuis l'œuvre de la création, je la purifie en quelque sorte, à mon humble niveau, je la répare. L'être humain n'est pas Dieu, il ne le sera jamais, et pourtant, à cet être éphémère et peu fiable, Dieu confie une part de lui-même. C'est de cette façon que nous nous retrouvons ouvriers avec Lui.

Alors, au seuil de l'année nouvelle efforçons-nous de ne pas être des graciés ingrats !

Amen